

ce vêtement lugubre dont les lambeaux épars cachent à peine son affreuse nudité, ce sifflement des vents avec lequel semble s'exhaler son dernier soupir, le silence et l'immobilité de ces déserts, tout ici remplit l'âme d'une horreur imposante et solennelle.

Nous fîmes halte sur le haut du Clausen, à l'endroit même où durant l'invasion des Français, les gens de Glarus avaient établi leur camp pour défendre l'entrée de leur canton. Retranchés dans ce poste inexpugnable, les Glarnais attendaient patiemment l'occasion de se mesurer contre leurs ennemis. Mais le jour où ceux-ci se présentèrent, un brouillard épais qui couvrait toute la montagne, leur inspira l'idée d'un stratagème, auquel des Suisses pouvaient seuls se laisser prendre, et que des Français pouvaient seuls imaginer. Ils se munirent de toutes les clochettes des chèvres répandues sur la montagne, et, les secouant entre leurs mains, ils passèrent ainsi tranquillement à quelques pas des Glarnais, qui crurent, à ce bruit familier pour leurs oreilles, que c'était un troupeau de chèvres qu'on conduisait aux pâturages supérieurs.

Le chemin redescend ensuite, par une pente douce, l'espace d'une demi-lieue, à travers des pâturages où la neige séjourne encore par petites plaques; puis il se détourne brusquement à gauche, et arrivé au bord d'un effroyable abîme, il s'y précipite, si je puis m'exprimer ainsi, du haut en bas d'un énorme rocher à pic. Nous restâmes quelque temps suspendus au-dessus de cet abîme, dans un étonnement mêlé d'inquiétude. Nous n'apercevions aucun des nombreux détours par lesquels le hardi sentier se déploie en zigzag sur le flanc de la montagne. Nous ne pouvions juger que de la hauteur de la chute, et de la profondeur de la vallée. Cette vallée, qui s'appelle le Schaechen-Thal, ne nous apparaissait que comme une étroite et sombre crevasse, dans laquelle il nous semblait que, du point où nous étions, nous ne pouvions que rouler, plutôt, que descendre. Cependant, après avoir bien raffermi nos regards et nos esprits, nous crûmes devoir nous lancer dans l'abîme, sur la foi de notre guide, et, toujours tournant sur nous-mêmes dans le mouvement le plus rapide, nous nous trouvâmes enfin au pied de la montagne, sans trop savoir comment nous y étions parvenus, sans pouvoir même retrouver à l'œil le chemin que nous venions de parcourir. Il est vrai que nous étions alors en face d'une des plus belles cascades de la Suisse, et que nos pensées furent bientôt absorbées tout entières par la magnificence de ce spectacle.

Cette cascade se nomme le Staeubbi. Elle tombe d'une hauteur de trois ou quatre cents pieds, en une nappe considérable, et, décrivant de l'endroit d'où elle se verse, une courbe majestueuse que n'interrompt aucune saillie du roc, elle vient briser au pied de ce roc ses flots réduits, au moment même où ils touchent le sol, en une poussière impalpable, qui se dissipe en vapeurs, ou voltige en tourbillons, et se condense de nouveau en ruisseaux



de lait qui coulent sur la prairie. Un agréable monticule, ombragé d'arbres, que la nature semble avoir disposé elle-même sur le premier plan du tableau, fait encore ressortir l'éclat de ces eaux écumantes, par celui de sa verdure incessamment rafraîchie ; et quelques chalets, adossés à ce monticule, ajoutent à ce tableau l'intérêt de la présence de l'homme, et du mouvement qui l'accompagne.

Nous passâmes quelques instants au milieu de ces bonnes gens, dont l'innocente curiosité n'était pas le moindre divertissement que leur pays nous offrit. Ils ont si rarement l'occasion de voir des étrangers, que l'apparition d'un voyageur est un grand événement parmi eux, et l'occupation qui nous y retenait, était une chose plus extraordinaire encore à leurs yeux. Il paraît que le Staeubbi n'a exercé jusqu'ici les pinceaux d'aucun artiste suisse; en sorte que c'était pour la première fois qu'on voyait ici un homme arrêté le crayon à la main devant une cascade; et ces enfans de la nature, qui vivent et meurent dans son sein, sans autre sentiment que celui des besoins et des bienfaits qu'ils lui doivent, ne conçoivent pas qu'on vienne admirer de si loin des eaux qu'ils ne regardent même pas de si près; leur étonnement faisait pour nous le principal charme de notre dessin, et nous jouissions de leur curiosité presque autant que de notre modèle.

La nuit nous surprit dans le trajet de plus de deux lieues que nous eûmes encore à faire pour atteindre le petit village de Speiringen. L'obscurité ne nous permit guère de discerner les détails d'un paysage naturellement austère et sombre. Les ruines des montagnes et des forêts que le torrent de la Schaechen accumule incessamment sur son passage, encombraient presque tout l'espace que nous avions à franchir; et le fond de la vallée que nous suivions, n'est que le lit même de ce torrent, un des plus fougueux qui descendent des Hautes-Alpes. Cette vallée s'élargit pourtant un peu à Unterschaechen, et un gros monticule, formé probablement des dépouilles des montagnes voisines, est presque le seul lieu de refuge de toute la vallée, contre les dévastations du torrent qui la remplit. C'est aussi sur cette éminence qu'est bâtie l'église du lieu. Car, dans ce pays, l'homme cherche d'abord à mettre à l'abri de tout accident l'objet et le siège de son culte; puis, il se met lui-même à couvert dans le lieu saint, comme dans un fort inviolable. Peu lui importe que sa cabane soit emportée, pourvu que la chapelle subsiste. C'est dans son église qu'il trouve un asile, en cas d'inondation, des consolations, après le désastre, et l'espérance d'un meilleur avenir; et ces pauvres gens n'ont que le sein de la religion, pour s'y réfugier, quand ils sont poursuivis dans celui de la nature. Je suis, etc.